

1. L'œil de Papy

Dimanche 08 juin 1997

La maison des grands-parents se trouvait dans un village paisible de la campagne vendéenne. Juste à la sortie du bourg de la Roche-boulogne, il fallait prendre une petite route à gauche après le calvaire qui vous emmenait au lieu-dit de la ferme des Treize-Vents, en bordure de la forêt de Grasla. Rémi et Gabrielle habitaient cette ancienne propriété qu'ils avaient exploitée pendant plus de 30 ans avec un cheptel de 600 chèvres.

À la retraite, après avoir vendu la majorité de leurs terres, ils gardèrent un lopin largement suffisant pour occuper leurs vieux jours. Le potager fournissait de nombreux légumes toute l'année, tandis que le verger produisait des kilos de pommes, poires, cerises et surtout des brugnon blancs au goût acidulé inimitable. Une dizaine de poules gambadaient dans la cour entre la grange et l'habitation, surveillées de près par Balzac, le vieux chien de ferme, lui aussi en retraite. Il restait également un modeste troupeau de chèvres pour le plaisir de fabriquer quelques fromages et d'en offrir à la famille, ainsi qu'aux amis.

Leurs deux petits-enfants adoraient passer leurs vacances ici ou même seulement quelques heures certains dimanches après-midi. Jade et Maël, les jumeaux d'Antoine, leur fils unique, étaient des jeunes de la ville. Alors, les Treize-Vents représentait un véritable pays de Cocagne pour eux, et cela en toutes saisons. Ils ne manquaient pas de venir voir les nouveaux chevreaux nés entre janvier et février

ou de se rouler dans l'herbe fraîche et cueillir les premières fleurs au printemps, pour égayer l'appartement de Nantes. Ils venaient chaque été en villégiature et se rassasiaient de tous les fruits du verger, avec parfois un mal de ventre d'en avoir trop mangé. Il faut dire qu'il y en avait des prunes, brugnons, cerises et fraises disponibles tout l'été. Les week-ends d'automne, ils aimaient admirer les arbres changer de couleur et tapisser les chemins de feuilles multicolores, ou de suivre papy Rémi pour la cueillette des mousserons, bolets ou coulemelles qui le soir, poêlés au beurre, ravissaient leurs papilles.

Ici, tout était permis pour les jumeaux de 8 ans. Alors, ils ne se privaient pas de grimper dans les chênes de la forêt toute proche, de construire une cabane à l'aide de branches derrière le potager ou de déguiser Balzac avec des vêtements de poupée ou autres vieilles fripes chipées dans le grenier.

Rémi bricolait aussi énormément. Il maniait le fer ou le bois comme personne. Portails, clôtures, enclos, outils, tout ce dont il pouvait avoir besoin sortait directement de son atelier. Et comme il adorait ses petits-enfants, il leur fabriquait régulièrement quelques jouets extraordinaires : une trottinette avec un vieux cadre de vélo et des roues de tondeuses, une voiture de course avec une ancienne barrique de cidre et les roues de bicyclettes, et plein d'autres objets insolites.

— Je tiens cela de votre arrière-grand-père, aimait-il dire régulièrement. Le père Baptiste savait tout faire de ses mains.

Il se ravissait de les voir sauter dans tous les sens et s'amuser dans la cour avec ses engins.

— Laissez. Chair qui pousse, faut qu'elle remue, répondait-il à chaque fois que les parents voulaient calmer leur progéniture.

Ce dimanche après-midi se présentait différemment des autres. Sur le trajet, pendant qu'Antoine conduisait, Claire avait essayé d'expliquer la situation aux jumeaux.

— Aujourd'hui, il faudra être très calme chez papy mamie. Papy est malade et n'a pas le moral. Le bruit le fatigue, alors évitez de

2. La tournée des bouchons

Samedi 09 avril 2005

Le sac à dos est paré pour la tournée. J'ai tout vérifié soigneusement. Je l'ai renversé pour m'assurer que rien ne restait à l'intérieur, secoué pour être sûr qu'il soit bien propre et que la moindre miette de pain du dernier sandwich ne se trouve pas encore coincée dans un pli de couture. Je l'ai refermé soigneusement en contrôlant le bon fonctionnement de la fermeture. La besace est prête pour le départ.

L'armoire refermée, je me regarde dans le miroir de la porte centrale. Ma veste de velours est impeccable, mon pantalon défroissé et mes chaussures sont cirées de la veille. Je me coiffe rapidement avec mes cinq doigts positionnés en forme de peigne, je passe la paume de ma main sur les lèvres auparavant humectées et me voilà prêt moi aussi, aussi prêt que mon sac à dos.

Il y a encore quelques mois, je me préparais comme cela tous les matins pour aller à l'ESAT⁽¹⁾. J'ai travaillé avec les copains à l'atelier pendant de nombreuses années. À 7 h 30, le bus taxi venait me chercher devant la porte du foyer et je m'asseyais toujours à côté de Bernard, qui lui montait dans le petit car dès le début de son trajet. Je ne l'ai jamais entendu dire un mot, mais on se comprenait toujours, par un signe, un sourire, un grognement parfois. Je sais que parler c'est difficile, même pour moi qui n'ai prononcé mon premier mot qu'à l'âge de 15 ans. C'est très compliqué de discuter avec les gens.

(1) ESAT : Établissement et service d'aide par le travail.

Encore aujourd'hui, à 50 ans dépassés, les phrases qui se construisent dans ma tête ont encore du mal à sortir.

Bernard, lui, n'a jamais réussi, mais il travaillait mieux que moi. Il arrivait à préparer les cartons plus vite que je n'ai jamais pu le faire. Il fallait compter les vis, les mettre dans un sachet, compter les rondelles, les mettre dans un autre sachet, et comme ça pour toutes les pièces pour enfin les ranger dans un carton, et le donner au moniteur avant qu'il soit fermé et expédié. Pour moi, cela me semblait un peu compliqué, surtout de compter les pièces, mais en prenant mon temps, j'y arrivais toujours, enfin je croyais.

Mais voilà, depuis quelques mois, c'est fini. Le directeur est venu me voir un soir pour me dire que cela serait mieux pour moi de rester au foyer de vie, qu'il voyait bien que ces tâches me fatiguaient trop. Apparemment, je faisais beaucoup d'erreurs dans mes sachets et toute l'équipe de l'ESAT et du foyer s'était concertée. J'ai eu du mal à comprendre, si ce n'est qu'à partir du mois suivant, je ne pourrais plus être employé ici. Une autre personne, handicapée aussi, mais moins âgée que moi, avait besoin de la place. Pourtant, j'aimais énormément ces journées à l'atelier, l'ambiance avec les copains, l'odeur de la graisse qui enduisait les vis et celle de poussière des cartons. Les premières semaines avaient été difficiles. Je n'arrivais pas à me lever, car la raison pour le faire me manquait. Les sorties à la ferme des Treize-Vents pour soigner les animaux du Père Rémi suffisaient à peine à me remonter le moral, même si nous étions toujours bien accueillis par les Magaud. Nous allions voir les poules et les chèvres. Rémi nous donnait des nouvelles de ses protégées, pendant que Gabrielle nous préparait le goûter. Des fruits et du jus de pomme l'été, du chocolat chaud et de la brioche maison l'hiver. Malgré ces bons moments, je restais triste. Je ne l'ai dit à personne, mais j'ai même pleuré une nuit.

Un soir, à la télévision, j'ai vu l'humoriste Jean-Marie Bigard présenter son association, « les bouchons d'amour », au profit des personnes handicapées, et j'ai tout de suite compris que je pouvais encore me rendre utile. J'ai eu l'idée de récolter ces capsules de

3. Bons baisers de l'Ehpad⁽²⁾

Mercredi 07 novembre 2018

« *Un dimanche maussade, un vrai temps de Toussaint* », pensa Alcime. C'est vrai aussi que nous étions début novembre ! Depuis 8 heures ce matin, il avait plu sans arrêt. Une pluie froide tombant d'un ciel gris noir assombrissait tout le parc qui s'étalait devant sa fenêtre. Il ne restait que quelques feuilles sur le grand érable qui jouxtait sa chambre et depuis la semaine dernière, le couple de pigeons avait abandonné la grosse branche juste en face. Repoussé par les premiers froids, il profitait sûrement d'un lieu plus propice pour traverser la période hivernale qui s'annonçait déjà. 20 heures sonnaient, il faisait nuit depuis longtemps et la même humeur morose l'envahissait depuis le début de la journée, d'autant qu'une fois encore, aucun visiteur n'était venu le distraire.

— On passera peut-être te voir dimanche, Papa.

La phrase résonnait encore dans sa tête. « *Peut-être* », il aurait dû s'en douter, la réserve se trouvait prémonitoire, voire prévue. Il avait senti un faible enthousiasme dans l'appel téléphonique de son fils, en début de semaine, presque une corvée.

— On passera, peut-être.

Il y crut naïvement. Ce n'était pas la première fois que Jacques lui posait un lapin de cette manière. Comme d'habitude, il viendrait à Noël ou au Premier de l'an, pour la fête des Pères et son anniversaire

(2) Établissement hospitalier pour personnes âgées dépendantes.

en septembre, c'est à peu près tout. Éventuellement quelques passages éclairs en été et des appels téléphoniques d'une minute trente chrono de temps en temps. Depuis qu'il était entré à l'Ehpad des Acacias, il ne pouvait espérer mieux comme relation avec son fils.

Au fond, il vivait sa vie : une femme qu'il supportait mal, des enfants qui lui causaient tous les soucis possibles. Alcime le plaignait davantage qu'il ne lui en voulait.

Sa fille venait plus souvent, trop souvent peut-être ? À chaque fois, au bout de cinq minutes, il se retenait d'exploser. Ce n'était que des reproches : ses vêtements mal rangés, des miettes, restes du petit déjeuner sur la table ronde, le téléviseur allumé alors qu'il ne le regardait plus, un verre non lavé. Cela n'arrêtait jamais et lui donnait la migraine. Alice n'avait pas entièrement tort en réalité, après ce qu'il avait fait endurer à ses enfants avant d'arriver ici.

« *On ne choisit pas sa famille* », dit le proverbe, enfin un peu quand même. Il ne regrettait nullement de s'être marié avec Madeleine et d'avoir eu deux enfants ensemble. Si son épouse lui manquait, il supportait de moins en moins sa descendance. À quel moment cela avait dérapé ?

Il balaya sa chambre du regard. Une vision panoramique déprimante. Il y retrouvait un résumé de sa vie réduite à l'extrême. Son fauteuil et le meuble avec le téléviseur rapporté du salon, la commode provenant de leur chambre, le frigo pris dans la cuisine et quelques bibelots récupérés un peu partout dans leur ancienne demeure, représentaient une compression angoissante des 45 dernières années. Tout le reste, maison comprise, avait été vendu par ses enfants en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Il s'en fichait, après tout, les choses matérielles lui importaient peu.

Le dîner avait difficilement redonné de la gaieté à sa journée. Cela ne l'emballait déjà pas de prendre un potage à 18 h 30, mais manger en face de personnes qui aspirent leur soupe bruyamment, comme dans la chanson de Jacques Brel, ou qui mastiquent leur jambon blanc tout en discourant sur la correspondance entre la météo du jour et leur arthrose chronique, ne pouvait que le déprimer.

4. Belle, la différence

Dimanche 05 avril 1992

Il est 8 heures et la lumière du jour pointe déjà discrètement entre les volets. À côté de moi, Antoine est encore plongé dans un sommeil profond. Seul son souffle régulier rompt le silence environnant par intermittence. À cette heure-ci, les enfants dorment à poings fermés à l'étage et le calme règne encore sur la rue pourtant très commerçante. C'est dimanche et tout le quartier est plongé dans une grande léthargie. J'aime bien ce moment où aucun stimulus ne vient troubler mes pensées. Je regarde le visage d'Antoine qui semble sourire inconsciemment. J'imagine une expression identique sur les visages des loupiots dans leur chambre : Maël, en travers de son lit, la couette tombée sur le lino et Jade, enfouie sous la sienne, le pouce entre les dents. Les jumeaux sont entrés en CP l'année dernière et ils ne nous apportent que joies et bonheurs. Antoine est un père formidable, attentionné envers ses chérubins comme envers moi. Je me dis que j'ai de la chance.

Le reportage d'hier soir à la télévision me revient en tête et me culpabiliserait presque d'être une privilégiée. Le documentaire traitait de la prise en charge des personnes handicapées en France. Il montrait des familles livrées à elles-mêmes et prenant le rôle d'éducateur ou de soignant devant le manque de moyens proposés par notre société. Je me demande comment je réagis si Jade ou Maël était différent. Aurais-je le courage et la force de ces parents ? J'en doute et cela fait mal. Je revois cette mère interviewée qui, malgré toutes les difficultés

et les aberrations administratives, arrivait à garder un optimisme incroyable. Chaque émission sur le handicap me laisse une drôle d'impression. Une attirance vers ce monde que je voudrais mieux connaître, contrarié par une peur inhibitrice d'avoir un comportement inapproprié. C'est idiot, je m'en rends compte. Je crois que cela remonte à mon enfance.

J'avais environ 7 ans lorsque de nouveaux voisins ont emménagé un matin, pendant les vacances de la Toussaint. Une fois le camion de déménagement stationné devant la maison, je m'étais précipitée à la fenêtre en prenant une chaise pour grimper et découvrir ces arrivants. Je voulais surtout savoir s'il y aurait des enfants de mon âge parmi eux. Quand les parents sortirent du véhicule en accompagnant un jeune garçon en fauteuil roulant, je me suis surprise à ressentir une certaine déception. Comment allais-je pouvoir jouer avec quelqu'un qui ne pouvait pas marcher ? Le deuxième choc arriva lorsque j'aperçus son visage, une figure sans expression, sinon celle de la tristesse. L'arrière de son crâne reposait sur un appui-tête qui semblait indispensable à sa tenue. Je m'apprêtais à demander à ma mère de m'expliquer la situation de ce nouveau voisin, mais avant que j'ouvre la bouche, mon père sortit cette phrase terrible qui me marque encore aujourd'hui.

— Il manquait plus que ça ! Ces gens-là, ça porte la poisse. Ne t'avise pas de t'approcher d'eux !

Si bien que nous n'avons jamais osé entrer en contact avec cette famille ni ma mère qui a toujours vécu sous la domination de mon père ni moi, terrorisée par l'image qu'il m'avait donnée du monde du handicap. Ils sont restés deux ans et ont quitté le quartier un jour, sans bruit, sans qu'on ne sache où ils allaient.

Bien sûr, en grandissant, j'ai très vite compris que la réflexion de mon père était idiote et intolérable, mais j'ai conservé cette appréhension dont je ne peux me séparer quand je rencontre une personne en situation de handicap, quel qu'il soit.

Justement, depuis que nous avons emménagé dans le quartier, je croise régulièrement un jeune d'une trentaine d'années, le dimanche matin en allant acheter mes croissants. Il avance, les bras ballants et

5. Le manteau rouge de Cholet

Samedi 12 octobre 2019

Le cœur de Cholet s’animaient particulièrement ce samedi matin. Un soleil éclatant offrait une température plutôt clémente à cette belle journée d’automne. Mais, le monde n’affluait pas dans le centre-ville, uniquement pour des raisons météorologiques. C’était un jour particulier pour la municipalité. Une sonorisation avait été installée, le quartier interdit aux voitures et les clubs sportifs invités à faire quelques démonstrations pour promouvoir leurs disciplines. Les piétons pouvaient ainsi flâner librement sur la chaussée, les commerces en profiter pour s’étaler un peu plus et attirer le chaland. De nombreux portants garnis de robes, pantalons, manteaux flottaient au gré de la brise matinale et encadraient la rue Georges Clemenceau telle une haie d’honneur multicolore. À mi-chemin, *La P’tite Fringale* commençait déjà à vendre ses churros, dont l’odeur de friture sucrée embaumait l’atmosphère. Un couple et ses deux enfants se calaient dans le passage du grand Cadran, à l’abri du vent, pour partager leur cornet de beignets. La petite allée couverte servait souvent de refuge aux promeneurs les jours de pluie ou de froid. Elle permettait aussi de rejoindre de manière atypique la rue Nationale, parallèle à la première.

Jacques remonta jusqu’au magasin de chaussures où une immense pyramide de boîtes, construite par les employés, recouvrait directement le bitume. Un peu plus loin, toutes sortes de bibelots débballés sur des tapis, devant la *Caverne d’Antioche*, donnaient une ambiance exotique de souk oriental.

Des bénévoles du club de badminton occupaient des tronçons de la chaussée et incitaient les flâneurs à se renvoyer des volants au-dessus d'un filet improvisé.

La route redescendait ensuite brusquement après la bijouterie. Il bifurqua à gauche pour remonter la rue Traversière jusqu'à un petit carrefour. Cela demandait un effort physique certes, mais récompensé par la découverte de la charmante rue de l'Orangerie. Celle-ci offrait un contraste étonnant. Les devantures, toutes aussi vives les unes que les autres, égayaient tout le quartier : jaune citron pour la boutique bio, vert prairie pour le restaurant-tarterie, orange pour le salon de thé ou marron pour la chapellerie. La voie pavée débouchait sur la rue Nationale, avec là encore une ribambelle de magasins de vêtements. « *Les Choletaises et les Choletais ne risquent pas de manquer de choix pour s'habiller* », pensa-t-il en souriant. Lui qui ne portait que jeans, sweats, baskets, accompagné de son inusable manteau rouge, se demandait comment ces commerces survivaient. Pourtant, les clients affluaient, et cela tous les week-ends.

À l'extérieur, un club sportif occupait aussi la chaussée. Des boxeurs initiaient les badauds à frapper des punching-balls. Les rires des enfants et de leurs parents remplaçaient le bruit des voitures, ce qui plaisait à Jacques.

Les différentes animations attiraient beaucoup de monde à chaque fois que la municipalité les organisait. Cela faisait revivre le centre de Cholet. Lui qui supportait mal la froideur des hypermarchés de la périphérie et leur galerie marchande, ne pouvait que se réjouir de cette ambiance festive.

Depuis qu'il habitait à proximité, dans une impasse près du parc des Bourgniers, il appréciait cette atmosphère de ville à la campagne, simple et conviviale. Cela faisait moins de six mois que Chantal et lui s'étaient séparés d'un commun accord. Après 27 ans de mariage, ils ne partageaient plus grand-chose à part leurs disputes incessantes, alors pourquoi continuer ? Leurs deux enfants volaient de leurs propres ailes à présent. Benjamin, leur aîné, ingénieur, vivait avec Aurélie, une collègue. Deux chérubins de 1 et 3 ans faisaient déjà le bonheur de leur foyer. Quant à Aurélien, il parcourait le monde en

6. Le P'tit Paris

Vendredi 13 septembre 2013

Le TER ralentit et ses soubresauts font ouvrir les yeux de Mathieu. « *La petite gare de Saint-Denis-les-Lucs doit être toute proche* », se dit-il en se passant la main dans les cheveux pour se réveiller. Le paysage qui défile sur le côté de la voiture devient de plus en plus familier et les souvenirs remontent au fur et à mesure qu'il s'approche de sa destination. Tous ces lieux lui rappellent sa jeunesse. La forêt de Grasla où, avec ses copains, ils construisaient des cabanes avec des branches de châtaigniers tombés après chaque tempête. La bande avait beaucoup œuvré à l'époque à bâtir et renforcer leur repaire, au fil des différents mercredis après-midi et des vacances scolaires. Il devait sûrement en rester encore quelques vestiges. Peut-être même l'endroit avait-il survécu et était maintenu par une nouvelle équipe de chenapans.

Les toits des bâtiments de la ferme des Treize-Vents apparaissent derrière un taillis de châtaigniers. Il se souvient de ces endroits où ils chapardaient tant de raisins de la treille, de cerises et de brugnons. Le père Rémi n'était pas dupe et les surprenait régulièrement en haut du cerisier de son arrière-cour. Il criait sur eux depuis la fenêtre de sa cuisine, ce qui les faisait fuir comme une volée d'étourneaux. Ils couraient jusqu'au champ des Folies pour se cacher dans les maïs et avaient du mal à reprendre leurs esprits, entre essoufflements et crises de rire. Ils savaient bien qu'il ne les réprimandait que pour le principe. Du moment qu'ils n'abîmaient pas ses arbres, cela lui importait peu.

De toute manière, avec son vertige, il ne serait jamais monté dans le cerisier pour cueillir les fruits. Mathieu sourit avec un brin de nostalgie. Cinq années d'études à l'université McGill de Montréal, trois ans en tant qu'ingénieur dans une entreprise de conception de panneaux solaires à Toronto et quelques pérégrinations autour du monde l'avaient en effet éloigné plus d'une décennie des terres de son enfance.

Le jeune homme sort brusquement de ses rêveries en entendant les freins du TER crisser. Le train stoppe enfin dans un dernier tremblement.

— Saint-Denis-les-Lucs ! annonce la voix artificielle dans le haut-parleur. Trois minutes d'arrêt.

Mathieu récupère son sac dans le porte-bagages au-dessus de lui et descend sur le quai. L'endroit se situe en rase campagne entre les communes de Saint Denis et de la Rochebougne. Seul le bâtiment SNCF, inhabité depuis l'automatisation des passages à niveau, fait face à lui. Le poste de chef de gare a été supprimé, le contrôleur se chargeant lui-même de donner le signal au conducteur et de faire repartir le train.

Son père l'attend sur le parking et lui fait un grand sourire en l'apercevant. Ils s'embrassent chaleureusement.

— C'est bon de te toucher, mon fils. Se voir en vidéo sur Internet, c'est bien, mais cela ne remplacera jamais le contact.

— Tu as raison Papa. Je suis heureux de pouvoir rester quelques jours avec vous. La dernière fois qu'on s'est vu, c'était à Noël, lors de mes vacances à Paris.

— Oui, heureusement, car tu n'es pas revenu ici depuis plus de dix ans.

— Dix ans en effet. Malgré tout, il y a une chose qui est immuable.

Le jeune homme accompagne ses paroles d'un geste du menton vers la vieille Citroën de son père.

— Tu as raison, répond André en riant. Pourquoi en prendre une autre lorsque celle-ci me convient ; pour le peu de kilomètres que j'ai à faire. Allez monte, je te ramène à la maison. Ta mère t'a préparé un cuisseau de chevreau avec un bon plat de mogettes. Tu vas te régaler.

7. Colonie de vacances

Samedi 03 juillet 1971

C'est étonnant comme un premier souvenir de colonie peut être associé à l'odeur du gasoil brûlé !

Avec 1,10 mètre et 21 kilos, Antoine n'était pas très grand pour son âge. Il faisait même partie des petits gabarits. Dans sa bande de copains, il se comparait facilement au Petit Gibus de *La Guerre des Boutons*. « *Au moins, j'ai un héros auquel m'identifier* », se disait-il. Ses amis le nommaient souvent ainsi, et cela ne le dérangeait nullement. Son père l'appelait « *le petit freluquet* » avant de rajouter en souriant : « *Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, mon fils, tu as de qui tenir. Je ne mesurais pas plus haut que toi à 8 ans, je pesais encore moins lourd et tu as vu comment je suis devenu ?* »

Rémi, pour ses 35 ans, présentait bien en effet, avec son mètre 78 et ses 80 kilos. Cela rassurait l'enfant, plutôt réservé, même timide, qui complexait régulièrement sur sa taille. Une mèche châtain clair tombant sur ses yeux verts complétait le portrait d'un gamin à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession. On le pouvait d'ailleurs, sans trop prendre de risque !

Cette année, il partait pour la première fois en vacances d'été. Il se sentait partagé entre anxiété et excitation, depuis le départ de la ferme des Treize-Vents, avec son père et sa mère, jusqu'à leur arrivée, à l'aurore, à Saint-André-d'Ornay. Sur la place de l'église, plusieurs bus s'alignaient l'un à côté de l'autre, portes et soutes à bagages grandes ouvertes. Le chargement des valises terminé, les chauffeurs

démarrèrent les moteurs et l'odeur des gaz d'échappement se répandit sur tout le parking. Le rituel des « *au revoir* » aux parents débuta, et le jeune garçon eut un pincement au cœur avant ce voyage vers l'inconnu. Ces relents de carburant consommé s'associaient toujours pour lui, depuis ce matin-là, à un instant agréable. D'autres senteurs avaient accompagné son enfance, comme celles liées à la Renault 6 de son père, achetée neuve à la concession de La Roche-sur-Yon.

À cette époque, l'achat d'une voiture représentait un évènement extraordinaire, de plus un véhicule neuf ! Les émanations de skai envahissaient l'habitacle sur le chemin du retour. Cela constituait un bonheur de les respirer à pleins poumons ce jour-là ; un synonyme de fête qu'il célébrait, avec sa sœur sur la banquette arrière, en reniflant, les narines dilatées et en riant à gorge déployée. Le nez est un livre de souvenirs étonnants, l'odeur de gasoil brûlé et de plastique devenant aussi précieux qu'un parfum de grande marque.

Le cortège partait de l'église de Saint-André-d'Ornay pour se rendre à la colonie des Courlis de Notre-Dame-de-Monts, soit un périple de 60 kilomètres pour rejoindre la station balnéaire. À 8 ans, c'était le bout du monde !

Dès l'arrivée, chacun dut rejoindre sa section, classée par tranches d'âge : d'un côté, les 8 à 12 ans ; de l'autre, les 13 à 16 ans. La première mission des vacanciers fut de trouver un nom à leur équipe respective. Les plus jeunes ne cherchèrent pas longtemps et se partagèrent en deux groupes, les « Cow-boys » et les « Indiens ». Tandis que les grands optèrent, avec un peu plus d'imagination, pour les « Superman » et les « Poppys ».

En ce début des années 70, à l'époque où ils découvraient la télévision, beaucoup d'enfants et ados adoraient les Poppys, un groupe, issu des Petits Chanteurs d'Asnières. Une première chorale pop avec pantalons à pattes d'éléphant et pulls à col roulé orange, cela marque, surtout lorsqu'on possède la télé couleur.

Rapidement, avec de la peinture et du carton, chaque dortoir fut décoré suivant les différents patronymes : un tipi pour les « Indiens », un immense chapeau et des pistolets pour les « Cow-boys » ; les aînés réalisèrent des posters un peu plus élaborés de leur mascotte. Antoine,

8. Retour à la niche

Vendredi 05 avril 2002

Emmanuel eut juste le temps de refermer la porte d'entrée derrière lui et de poser son pardessus sur le perroquet, que sa femme l'interpella du salon.

— Chéri, tu te rappelles qu'on dîne chez Mathilde et Marc ?

— Oui, sois tranquille, je n'ai pas oublié. Je sais que tu tiens à cette soirée et je suis également impatient de les revoir.

Anne vint près de son mari et l'embrassa tendrement sur la joue.

— Mais bien sûr que j'y tiens. Ce sont nos meilleurs amis quand même ! Et cela fait 6 mois que nous ne les avons pas revus.

Mathilde avait effectivement été appelée par le Fonds monétaire international et le couple était parti aux États-Unis en octobre dernier. Ils y avaient vécu jusqu'au mois de mars. Ils étaient revenus depuis à peine 8 jours et leur premier dîner de retrouvailles se trouvait être naturellement pour Anne et Emmanuel.

Les deux femmes s'étaient connues à l'école primaire et leur amitié durait depuis cette époque-là. Collège, lycée et licence ensemble à Nantes, master finances à Rennes, elles obtinrent leur diplôme de concert, avec chacune la mention très bien. Leur premier emploi dans une banque internationale pour Anne, et dans l'administration pour Mathilde, ne réussit pas à les séparer. Elles se retrouvèrent toutes les deux sur Paris en colocation dans un studio rue Vaugirard. Lorsque Mathilde épousa Marc Gentilly, pédiatre à Bicêtre, Anne fut naturellement son témoin, et Mathilde prit ce rôle lors du mariage d'Anne et

Emmanuel. Que leurs époux travaillent dans le même hôpital ne surprit personne. Les couples se voyaient régulièrement, d'autant qu'ils habitaient à proximité.

Le départ pour les États-Unis des Gentilly fut difficile à vivre pour tout le monde. Mais la mission de Mathilde était trop importante pour sa carrière au ministère des Affaires étrangères. Son mari l'avait suivie sans hésiter. Il en profita pour pratiquer dans une clinique privée de Washington pendant ces quelques mois.

Les compères américains avaient évidemment beaucoup manqué aux Brousse durant cette période, surtout à Anne qui, depuis la maternelle, n'était jamais restée plus d'une semaine sans voir son amie, ne serait-ce que quelques minutes autour d'un café. Heureusement, les soirées messagerie vidéo sur Internet permirent de les faire patienter.

Les liens qui les unissaient amusaient beaucoup leurs entourages. Pourtant, une petite ombre au tableau subsistait, un caillou dans la chaussure. Anne et Emmanuel possédaient un imposant dogue allemand de près d'un mètre au garrot, dressé en chien de défense depuis le cambriolage de leur pavillon de Vanves. Ulysse était malgré tout un chien très doux, adoré par ses propriétaires. Mathilde et Marc, eux, chérissaient un minuscule chihuahua roux d'à peine un kilogramme auquel ils tenaient comme à la prunelle de leurs yeux. Ils avaient trouvé Princesse sur une aire d'autoroute entre Lyon et Mâcon lors de leur retour d'une semaine de vacances à Antibes, cela faisait maintenant trois ans. Les deux chiens n'appartenaient pas au même monde, c'est le moins que l'on puisse dire, et leur seule et unique rencontre avait failli finir en drame, pour le chihuahua évidemment, mais aussi fissurer l'amitié entre les couples.

Ce jour-là, dès l'ouverture de la porte, les chiens se trouvèrent museau contre museau, et Princesse se mit à japper pour défendre son territoire. Si cela pouvait paraître logique pour le chien jouant à domicile, c'était avant tout une mauvaise idée face aux 75 kilos d'Ulysse. La course poursuite dans le salon et la cuisine renversa tout sur son passage, chaises, vases et autres bibelots. Au moment où le dogue allait rattraper le chihuahua, celui-ci réussit à se cacher in extrémis sous le canapé. Ulysse finit la soirée dans le coffre de la

9. L'île de Thomas

Mercredi 12 avril 2006

Constitué de petits pavillons reliés par des sentiers gravillonnés, le foyer de vie du Bois Joli a été construit au centre d'un lotissement en bordure de forêt de Grasla. Il se trouve ainsi au cœur du village de la Rochebougne, bien intégré parmi les autres résidences et proche de la nature calme et apaisante composée d'une châtaigneraie dont certains spécimens sont plus que centenaires.

L'ambiance est sereine et propice à l'épanouissement du groupe d'adultes autistes qui y vit en permanence. Thomas en fait partie depuis de nombreuses années et semble s'y sentir bien. Sa chambre n'est pas immense, mais tous ses repères sont là : d'abord son lit en pin massif, dont la tête est plaquée contre le mur du fond, avec juste au-dessus le poster de *Retour vers le futur III*, puis à droite de celui-ci, un grand placard rassemble ses vêtements, rangés en piles multicolores. Dans le prolongement, sa bibliothèque assure le classement de tous ses livres, ainsi que ses objets préférés. Dans la pièce à côté, une vaste douche lui offre de longs moments sous l'eau chaude, jusqu'à s'en faire rougir la peau. Il aime cela et c'est de cette façon qu'il ressent le mieux son corps. Parfois, il voudrait rester encore plus longtemps et oublier le monde extérieur, imprévisible et incompréhensible. La chaleur finit par le faire sortir avant que les rougeurs ne se transforment en brûlures. Au-dessus du lavabo, un grand miroir lui renvoie son reflet. Il monte son poing droit devant sa bouche, comme s'il s'agissait d'un micro, et imite son animateur préféré en plein jeu télévisé.

— Alors c'est la 3^e manche... vous gardez la main ?

Il lui semble voir les candidats à côté de lui derrière leur pupitre et en face, tout le public assis sur plusieurs rangées qui applaudit à la demande. Thomas est le maître du jeu, le maître de la télévision, le maître de ce monde qu'il s'est créé.

Près de la fenêtre de la chambre, une chaise à roulettes est placée devant un bureau de bois blanc. C'est son endroit préféré, là où est installé l'ordinateur avec tous ses DVD classés soigneusement sur l'étagère supérieure. Il adore les regarder en boucle ; c'est tellement rassurant de savoir ce qui va se passer tout le long du film, pas de surprise angoissante. La séquence attendue arrivera dans 10 secondes... 5 secondes... 2 secondes... la voilà. Il bat des bras de plaisir, met sur pause, fait repartir le DVD en arrière pour faire défiler la scène encore une fois.

À l'extérieur, il n'a plus ses repères. Si des inconnus viennent lui parler, il comprend mal ce qu'ils veulent. Ils bougent tout le temps, les bras, les yeux, la bouche, les sourcils, même le nez parfois, et ce n'est jamais pareil. Au moins sur le DVD, cela ne change pas. La scène se répète à l'infini.

Ce matin, l'ordinateur est éteint. Il s'est assis sur son lit en attendant 10 heures, les yeux fixés sur le radio réveil posé sur la table de nuit. 9 heures 46. Dès le retour du petit déjeuner, il a bien suivi les consignes. C'est écrit en lettres majuscules sur la feuille fixée par des aimants sur le tableau blanc, près de la porte.

MERCREDI 12 AVRIL
PRENDRE SA DOUCHE
SE LAVER LES DENTS
S'HABILLER AVEC LES VÊTEMENTS SUR LE LIT
ATTENDRE MATHILDE POUR ALLER À LA FERME
À 10 HEURES

Il s'est lavé, habillé et assis sur le bord du lit juste en face de la bibliothèque. Elle est de couleur identique au bureau, sauf qu'elle a une tache noire sur le haut du montant qui touche à la fenêtre. Une

10. Cadavres exquis

Samedi 11 juin 2011

Quand la pancarte de La Rocheboulogne apparut devant eux, un grand sourire s'afficha sur leurs visages fatigués, mais heureux du changement de vie qui s'annonçait à l'aube de leur retraite. Paul et Andrée venaient de faire plus de 400 kilomètres pour un voyage qu'ils avaient choisi sans retour. Sur la banquette arrière, leur chien Ulysse dormait paisiblement.

Ils n'étaient pas non plus en pays perdu. Ils connaissaient déjà très bien la côte vendéenne pour y avoir passé de nombreuses vacances d'été au camping de la Parée des pins, près de Saint-Jean-de-Monts à une quarantaine de kilomètres de là. Deux semaines au mois de juillet et une semaine à Pâques pendant près de 20 ans, cela crée des liens avec cette région si attachante.

Le mobil-home qu'ils louaient chaque année se trouvait tout proche de la plage des Tonnelles où ils avaient leurs habitudes. Régulièrement, Paul profitait de la marée basse pour aller pêcher le boucaud. Il prenait sa bichette, comme les maraîchins appelaient ce grand filet à fines mailles, et le poussait tout le long de la côte en raclant le fond. De temps en temps, il le relevait pour ramasser ces petites crevettes grises et les mettre dans son panier qu'il portait en bandoulière. Quand il rentrait au camping, la collecte faisait le régal des amis à l'apéritif.

Mais pour eux, la Vendée ne se résumait pas à ses longues plages de sable fin et à l'océan. Ils se baladaient aussi beaucoup au cœur du

bocage et étaient tombés amoureux de ses paysages variés. De la grande plaine de Luçon, au marais breton, des côtes sauvages du sud à la vallée de la Sèvre au nord-est, ils avaient visité tous les recoins du département et apprécié la chaleur de ses habitants. Une population fière de son identité, mais simple, loin de la folie parisienne. Une région chargée d'Histoire, qui restait marquée par les terribles guerres de Vendée, des temps troubles de la Révolution française. Le couple aimait ce pays, même s'il n'en était pas originaire.

Paul et Andrée, tous deux natifs d'Île-de-France, s'étaient connus au lycée la Bruyère de Versailles, puis mariés à Rocquencourt, ville natale d'Andrée et avaient emménagé dans un pavillon à Issy-les-Moulineaux. Paul avait fait toute sa carrière en tant que mécanicien dans un garage de Boulogne-Billancourt, pendant que son épouse travaillait comme comptable dans une entreprise à deux rues de chez eux.

Une fois la retraite arrivée, ils vendirent leur domicile pour acheter une vieille bâtisse retapée, en pleine campagne, à 2 kilomètres de La Rocheboulogne, dans le haut bocage. Après avoir longuement réfléchi, cela leur sembla à la fois proche de l'océan pour en profiter souvent, et suffisamment éloigné pour être plus au calme de la foule des touristes en été.

La maison se situait au milieu des pâturages, juste à côté de la forêt de Grasla, une ancienne dépendance de la ferme des Treize-Vents, rénovée par le propriétaire Rémi Magaud. L'agriculteur, à la retraite depuis quelques années, avait cédé une bonne partie de ses terres en ne gardant que le corps de bâtiment principal comme habitation, l'étable pour quelques chèvres et son atelier. La grange avait été complètement réhabilitée et transformée avec goût en une charmante demeure avec tout le confort nécessaire. C'était exactement ce que les Parisiens recherchaient et le vendeur qui allait devenir leur voisin se trouvait être bien sympathique. Aussi, ils se décidèrent très vite après avoir effectué la première visite.

Le père Magaud attendait sur le pas de sa porte en profitant de la chaleur de cette fin d'après-midi de juin, lorsque la voiture de Paul et

11. L'apprenti cantonnier

Mercredi 03 avril 1974

André était cantonnier depuis l'âge de 18 ans. Il avait intégré les services départementaux en 1948, et pendant une dizaine d'années, il avait parcouru de nombreuses routes de Vendée. À l'époque, ce métier restait très manuel. Empierrer les chemins pour en faire de vraies voies bitumées ressemblait davantage à un travail de bagnard qu'à celui d'un fonctionnaire ! Étaler le goudron chaud à la pelle n'était pas une partie de plaisir, surtout en plein été. Le soir, il revenait souvent avec des brûlures sur les bras et les mains. Après son mariage avec Hélène, et la naissance de leur fils Mathieu, il avait demandé un poste plus sédentaire. En 1962, il avait réussi à l'obtenir à Rocheboulogne, sa bourgade natale. Avec ses collègues, il partageait l'entretien des bords des routes et chemins de la commune. Chacun son secteur, avec ses kilomètres d'accotements herbeux et de fossés broussailleux. Cela lui plaisait bien et il se montrait fier de se présenter comme « cantonnier ».

« C'est mieux qu'agent de voirie comme ils l'écrivent maintenant sur ma fiche de paie ! Je n'ai rien à voir avec un fonctionnaire de ville. Moi, je vis au grand air, proche de la nature, c'est un beau métier et un joli nom que celui de cantonnier », disait-il souvent.

Régulièrement, le mercredi ou pendant les vacances scolaires, Mathieu l'accompagnait. Dès le matin, ils partaient tous les deux dans la Renault 6, après avoir mis dans le coffre, la faucille, la pierre à aiguiser, le protège-main en cuir, le fourchu en bois et la paire de

bottes en caoutchouc. Arrivés sur les lieux, c'était constamment le même rituel. Après un crachat adroitement lancé sur la lame de la faucille, il commençait le balayage de la pierre à aiguiser, de haut en bas, de bas en haut, en alternant de chaque côté de la lame. Un geste rapide et sûr qui fascinait le garçon à chaque fois. Une dernière vérification du plat du pouce sur le tranchant, puis il enfilait le protège-main en cuir dur afin de ne pas s'écorcher sur les ronces les plus coriaces, et par le trou supérieur agrippait le manche de la faucille. Un fourchu de bois dans sa main gauche lui servait à guider les différentes herbes et épines vers la faucille. Et c'était parti. Et zig, et zag. Les bottes chaussées pour éviter les éventuelles morsures de vipères, il avançait lentement dans le fond du fossé, pour en nettoyer le creux et les deux flancs de tout ce qui pouvait dépasser. S'il faisait beau, Mathieu s'asseyait sur le bord de l'accotement, et jouait seul à côté de la Renault 6. Il s'amusait avec ses voitures miniatures qu'il avait apportées, ou simplement avec un bout de bois avec lequel il grattait le bord de la route toujours garni de fins graviers ou poussières grises. Son esprit vagabondait librement entre un désert brûlant du Far West où se dressaient des cactus aux longues épines, et un espace intergalactique traversé par quelques vaisseaux spatiaux extraordinaires. Il aimait cette tranquillité. Il regardait son père à chaque coup de faucille s'éloigner inexorablement de la voiture stationnée au bout de la route. De temps en temps, il s'arrêtait, se retournait pour jeter un œil vers son fils et s'épongeait le front d'un revers de manche. Puis il repartait dans ses gestes infatigables. Et zig, et zag.

Comme il accompagnait régulièrement son père, il avait aussi le privilège d'être accepté dans le camion de la commune, lorsque l'équipe partait ramasser les tas d'herbes constitués par chaque cantonnier sur sa portion de route.

La cabine du Citroën T55 pouvait tous les contenir sans problème. Alcide conduisait, Mathieu était calé à côté de lui, puis son père suivait et enfin, Donatien trouvait sa place contre la portière droite. La camionnette faisait un boucan d'enfer et vibrait de toute sa carcasse métallique. Les sièges étaient durs comme du bois, mais le

12. Le pot fêlé

Lundi 21 février 2005

Le radio réveil s'allume sur la station d'informations continues. Les nouvelles n'ont rien d'extraordinaire. Il va faire gris toute la journée, Nantes a perdu, le CAC 40 a diminué de 8 points hier, un préavis de grève est lancé et une manifestation doit se tenir la semaine prochaine de Bastille à Nation, mais Gildas n'a pas retenu l'objet des contestations, ni qui doit y participer. Il peine à sortir des bras de Morphée. Il va devoir se secouer un peu. Il se frotte les cheveux énergiquement. C'est une manie, mais évidemment, cela ne produit à chaque fois que peu d'effets. Il allume la lampe de chevet et après avoir cligné des yeux une dizaine de fois, il finit par voir le plafond. Il rejette la couette sur Véronique qui dort encore profondément. Cela fait déjà quinze bonnes minutes que le radio réveil crache les mêmes inepties.

« Pourquoi je ne mets pas une station musicale ? se dit-il. Il faudrait que j'y pense ce soir. »

Mais comme d'habitude, il ne le fera pas.

« Je devrais arrêter de naviguer sur Internet jusqu'à 3 heures du matin. Je sais bien, mais voilà, difficile d'éteindre ce p..... d'ordinateur. »

Quand il démarre des recherches sur un sujet, il a du mal à lâcher. En ce moment c'est la préparation des vacances d'été. Il a encore 6 mois devant lui, mais il ne peut pas s'empêcher de tout consulter sur la région prévue. Spécialités culinaires, attractions, avis sur les

restaurants ou hôtels, tout est passé au crible et il y consacre des heures. Ce n'est que les yeux rougis et douloureux qu'il arrive à se détacher de l'écran et regagner sa chambre.

Il s'arrache péniblement du lit, comme si des scratches reliaient son pyjama au matelas. Il marche lentement jusqu'à la salle de bains. Le voyage dure au moins trois ou quatre bâillements. Il entre dans la cabine de douche en évitant de se regarder dans le miroir. « *Il y a des choses à éviter quand on n'est pas du matin* », pense-t-il.

Le jet d'eau puissant lui remet les idées en place. Il se rappelle le mail reçu hier soir. Une chaîne encore, un joli conte chinois habillé d'un diaporama de paysages orientaux et d'un morceau de flûte de pan ; le tout donnant un ensemble d'une naïveté assez comique. Une belle morale malgré tout qui avait retenu son attention. Mais il avait eu pitié de son réseau d'amis et il s'était refusé à le transférer. Il en a un peu marre de recevoir tous ces messages « à partager, si tu veux du bonheur, sinon... » Celui-ci ne demandait rien et n'était pas aussi ridicule que cela finalement. Il esquisse un sourire.

« *Je l'enverrai peut-être à mes contacts ce soir* », se dit-il.

C'est un autre homme qui sort de la douche, 10 minutes plus tard. Après avoir avalé rapidement son bol de thé accompagné d'une demi-baguette beurrée, le rituel habituel suit : brossage des dents, habillage, deux fois le tour du salon pour retrouver son téléphone portable. Bonne nouvelle, les clés de la voiture sont à leur place au crochet de l'entrée. OK, la journée devrait être agréable.

— Je pars !

Un délicat grognement lui répond de la chambre à coucher qu'il traduit par « *bonne journée* ».

Véro ne se lèvera que dans une heure. Ils ont des horaires différents. Il est 7 h 10 lorsqu'il arrive devant l'entreprise. Le parking est désert. Il est vrai que les portes ne s'ouvrent qu'à 7 h 30, mais il aime bien être largement en avance. Une manie sûrement. Néanmoins, ce matin, il n'est pas le seul présent. Devant la barrière des tourniquets, une personne fait déjà les cent pas. Il la reconnaît. C'est la nouvelle recrue

13. Francine

Mercredi 29 janvier 1947

Ce matin, le froid pique les joues, crispe les doigts et glace tout le reste du corps. Il a dû neiger toute la nuit. Francine aurait bien voulu s'émerveiller devant le tapis blanc qui recouvre les champs, ainsi que face aux arbres dégoulinants de guirlandes gelées. Elle n'en a ni le temps ni l'humeur. L'appentis, derrière la grange, est en plein courant d'air et elle doit équiper son vélo. Elle pose une lourde caisse en bois sur le porte-bagage. Elle se dit qu'une fois de plus, elle va devoir être très attentive pour ne pas se laisser emporter sur les petites routes sinueuses et glissantes.

Son père a fabriqué un plateau sur l'arrière de sa bicyclette, qui lui permet de sangler efficacement la boîte contenant la machine à coudre et tous ses accessoires. Il est vrai que Baptiste Magaud bricole à merveille et, au-delà de tous les paniers en osier, échelles et tréteaux en frêne qu'il réalise, il aime concevoir toutes sortes d'objets et jeux pour ses enfants. Enfin, pour les cadets essentiellement, car Francine, l'aînée, ne pouvait pas réellement en profiter. « *À 14 ans, on n'a plus l'âge de jouer* », lui disait-on lorsqu'elle regardait d'un air envieux la trottinette ou la petite charrette en piquets de châtaigner. « *Mais ne l'ai-je jamais vraiment eu ?* » pense-t-elle. Depuis la naissance de sa sœur Madeleine, elle devait mûrir plus vite qu'elle ne le souhaitait, même si à l'époque, elle avait à peine 5 ans. Cela s'était encore accentué, un an plus tard, avec l'arrivée de son petit frère Rémi. Aux yeux de ses parents, l'aînée devait en premier lieu aider à la tenue de la ferme.

Quand elle eut 10 ans, son père fut contraint de partir en Allemagne. Comme des milliers de travailleurs français, en cette période d'Occupation, il dut rejoindre contre son gré l'outre-Rhin, pour le Service du travail obligatoire.

Victorine tint les rênes seule avec Francine. Si la mère possédait une force quasi masculine, la fille était bien frêle pour son âge. La première reprit les principaux travaux d'homme, mais la seconde ne fut pas dispensée pour autant de tâches pénibles. Victorine labourait, semait, ramassait le foin, et ce n'était pas facile de mener Trompette et Musicien, les deux bœufs de la ferme.

Francine, quant à elle, s'occupait de la vaisselle, de la lessive et des deux cadets. Il fallait aussi entretenir le feu de la cheminée en hiver, en allant chercher des bûches sous l'appentis, derrière la grange, avec une brouette dépassant son propre poids.

De toute manière, elle ne pouvait que rester travaillée à la maison, puisque depuis l'arrivée des occupants, l'instituteur avait fui vers le sud de la France, sa région d'origine. L'école du village était ainsi provisoirement fermée. La présence de l'armée allemande ne se faisait pas excessivement sentir dans ces coins reculés de campagne. Quelques convois passaient de temps en temps sur le chemin, devant chez eux, pour se rendre à la kommandantur du château de Beauséjour, à plus de 15 kilomètres, et c'était à peu près tout. Pourtant, l'ambiance restait lourde et oppressante.

La modeste ferme des Treize-Vents n'intéressait guère les soldats qui ne venaient que peu s'y ravitailler. On entendait bien parler du maquis de la Petite Vergne proche d'ici, mais toujours à mots couverts. Quoi qu'il en soit, il valait mieux ne pas trop en savoir. Victorine reçut juste un soir la visite d'un jeune résistant.

Quand on frappa à la porte de l'arrière-cuisine, elle se douta bien que cela ne pouvait être qu'une personne de connaissance. Elle ouvrit néanmoins avec précaution.

— Bonsoir Victorine.

— Bonsoir Jules.

Même avec son visage amaigri et sa barbe naissante, elle avait immédiatement reconnu le fils Martineau, ancien commis de Baptiste.